

10

n°103

Festival d'Avignon

#103 / Kaegi — Jatahy — Makeïeff — Jeanneteau — Serebrennikov — Schaeffer
Doratiotto & Piret — Monfort — Hénaff — Mane — Bénech — Rencontres d'Arles





www.iogazette.fr

Depuis sa création en 2015,
I/O Gazette a couvert plus
de 270 festivals à travers le monde.

Biennale de Venise, Festival d'Edimbourg, Mladi Levi Festival (Ljubljana), Zürcher Theater Spektakel (Zürich), International Festival Theater (Pilsen), Bitef (Belgrade), Tbilissi International Festival of Theater (Géorgie), MESS (Sarajevo), Romaeuropa (Rome), Interferences (Cluj), Drama Festival (Budapest), Isradrama (Tel Aviv), Boska Komedia (Cracovie), Genève Danse, Mala Inventura (Prague), Kunstenfesti-valdesarts (Bruxelles), FTA (Montréal), Festival de Almada (Lisbonne), Francophonies du Limousin (Limoges), Festival d'Automne de Paris, Les Nuits de Fourvière (Lyon), Festival de Marseille, Festival d'Avignon, Festival d'art lyrique d'Aix-en-Provence, Rencontres photographiques d'Arles, Theatre Olympics (Wroclaw), Swiss Dance Days (Genève), En Marche (Marrakech), Festival d'Abu Dhabi, Oslo Internasjonale Teaterfestival, Golden Mask (Moscou), Budapest Spring Festival, BoCA Bienal (Lisbonne), Mettre en scène (Rennes), Swedstage (Stockholm), Acoral (Marseille), SIFA (Singapour)...

ÉDITO

PAS À PAS

« La parole humaine est comme un chaudron fêlé où nous battons des mélodies à faire danser les ours, quand on voudrait attendrir les étoiles. » (Flaubert)

Pas de fleurs, pas de couronnes, pas de remords, pas d'amertume, pas d'oubli ni de mauvais vin, pas de paroles dilapidées au nom du bruit, pas de silence contrefait, pas d'étroitesse, pas d'avarice, pas de concession, pas de consensus, pas de laideur discrète, pas de beauté tapageuse, pas de morale légiférée, pas d'*Übermenschen* ni d'*Untermenschen*, pas de mou, pas de calcifié, pas de comparaison, pas de vertus guerrières, pas de trahison, pas de sacrifice, pas de sacrifié, pas de classe, pas de salle de classe, pas de Napoléon sans Bonaparte mais pas de Bonaparte, pas de capital, pas de peine capitale, pas de rente, pas de loyer, pas de strass, pas de poussière, pas de pitié, pas de honte, pas de justification, pas de nord, pas de sud, pas de points ni de vices cardinaux, pas d'ennui, pas de travail, pas de repos, pas de quoi, pas de pourquoi, pas d'argent, pas de temps, pas de salut sans péril, pas de parole sans évangile.

La rédaction

Prochain numéro spécial Festival d'Automne à Paris

SOMMAIRE

FOCUS PAGES 4-8

Granma. Les Trombones de la Havane : Stefan Kaegi

Outside : Kirill Serebrennikov

Lewis versus Alice : Macha Makeïeff

Le reste vous le connaissez par le cinéma : Daniel Jeanneteau

Le Présent qui déborde - Notre Odyssée II : Christiane Jatahy

Des caravelles & des batailles : Eléna Doratiotto & Benoît Piret

ZOOM SUISSE PAGE 10

BRÈVES PAGE 12 ET 16

REGARDS PAGES 14-15

La République des abeilles : Céline Schaeffer

Morgane Poulette : Anne Monfort

À fond : Lucas Hénaff

Trajectoires : Marine Mane

EXPOSITIONS PAGE 18

TRIBUNE PAGE 20

#AVIGNON2022 PAGE 22

LES RENCONTRES D'ARLES PAGE 24

Phénomènes : Marina Gadonneix

Les Vivants, les morts, et ceux qui sont en mer : Evangelia Kranioti

LA QUESTION PAGE 26

Clément Bénéch

REPORTAGES PAGE 27

Festival de la Cité : Lausanne à l'heure d'été

Festival de Almada 2019, scènes politiques

THEATRE ~ DANSE ~ PERFORMANCE

M
NEXTFESTIVAL

14.11 – 07.12.2019
+ de 35 spectacles internationaux

INFO/TICKETS
www.nextfestival.eu

DANSE / PERFORMANCE
Tamara Cubas (UY)
Multitud

THEATRE
Milo Rau / NTGent (CH/BE)
Orestes in Mosul

THEATRE
Lagartijas Tiradas al Sol (MX)
Tijuna

THEATRE
Tatiana Frolova / Théâtre KnAM (RU)
Ma Petite Antarctique

THEATRE
Cie Still Life (BE)
No one

THEATRE / PERFORMANCE
Winter Family (FR/IL)
H2 - Hebron

THEATRE / PERFORMANCE
Marion Siéfert (FR)
Le Grand Sommeil

THEATRE / DANSE / MUSIQUE
Wen Hui (CN) & Jana Svobodová (CZ)
Ordinary People

THEATRE
Wang Chia-Ming (TW)
Dear Life

THEATRE
Mohamed El Khatib (FR)
La dispute

PERFORMANCE
Giuseppe Chico (IT)
& **Barbara Matijević (CR)**
Our daily performance

...

La rose des vents, Scène nationale Lille Métropole Villeneuve d'Ascq (FR) / Espace Pasolini Valenciennes (FR) / le phénix, scène nationale Valenciennes - pôle européen de création Valenciennes (FR) / kunstencentrum BUDA Kortrijk (BE) / Schouwburg Kortrijk (BE) / maison de la culture Tournai (BE)

SCHOUWBURG KORTRIJK KUNSTENCENTRUM BUDA PULIHTA LA ROSE DES VENTS le phénix Région Hauts-de-France Vlaanderen Interreg FEDERATION Letex National Valenciennes EUROMETROPOLIS Interreg

IN
GRANMA. LES TROMBONES DE LA HAVANE

PRODUCTION COLLECTIF RIMINI PROTOKOLL / MISE EN SCÈNE STEFAN KAEGI
CLOÎTRE DES CARMES, DU 18 AU 23 JUILLET À 22H00 (Vu à Vidy-Lausanne en mars 2019)

« Daniel, Milagro, Christian et Diana ont entre 25 et 35 ans. Ils vivent à Cuba avec leurs parents et quelquefois leurs grands-parents. Comme l'immense majorité de la jeunesse issue de la Révolution, ils subissent la pénurie de logement. »

RIMINI PROTOKOLL OU LA SURÉVALUATION DE LA FORME TÉMOIGNAGE
— par Marie Sorbier —

« À Cuba, on enseigne que l'histoire est faite de grands héros et de martyrs, que l'histoire avance et se développe de la répression et de l'esclavage à la liberté dans le socialisme. Je ne pense pas que ce soit comme ça. L'histoire n'est écrite ni par des héros ni par des martyrs. L'histoire est écrite par tous ceux qui la vivent. »

Ainsi s'exprime Milagro, jeune Cubaine qui s'avance en premier dans l'espace du dernier spectacle orchestré par Stefan Kaegi. Et même si nous ne sommes pas plongés dans un dispositif conceptuel ludique ou immersif, cette création nous incite une fois de plus à nous interroger sur le théâtre documentaire et à son ambition contradictoire de montrer et/ou de démontrer. D'une efficacité désormais légendaire, le collectif suisse Rimini Protokoll essaime depuis des années les théâtres et les rues du monde entier de propositions efficaces voire coups de poing, avec comme liant un rapport très ambigu au réel. Lieu commun du moment, on aime à valoriser le théâtre comme outil capable de se saisir de l'actualité, d'être en prise avec son époque et de pouvoir ainsi la dire ou du moins la rendre visible sur scène. L'écueil de cette intention est de confondre – ou d'induire plus ou moins consciem-

ment le public à confondre – le réel et la vérité, l'actualité et le politique (comme l'analyse Olivier Neveux notamment). Comment alors ne pas surenchérir sur une réalité déjà envahissante au point d'appauvrir les imaginaires ? La dimension documentaire sur les plateaux est-elle la mieux adaptée au besoin d'évasion, de profondeur et de poésie qui est le nôtre ? Voilà donc ces quatre jeunes acteurs cubains non professionnels qui viennent courageusement témoigner de leur histoire personnelle et de la manière dont, chacun à sa façon, ils s'arrangent avec l'héritage encombrant et l'admiration de la défense d'une utopie portée par leurs aïeuls.

“

Réalité documentée

Selon le principe du collectif, il s'agit toujours de convoquer des « experts du quotidien » à même d'expliquer les aspects visibles ou moins visibles de l'objet qu'ils ont choisi d'explorer. Cette étape constitue, selon les metteurs en scène, l'essentiel du travail de préparation du spectacle. La mise en scène de Stefan Kaegi consiste ensuite à trouver un dispositif propre à frapper l'imagination du spectateur.

Il ne se considère pas tant comme un metteur en scène que comme un concepteur de dispositifs permettant de donner à voir une réalité documentée. Usant d'un « matériau documentaire authentique », ce théâtre se situe donc dans le registre du vrai et non du vraisemblable. Le parti pris en faveur des « vraies gens » est non seulement dramaturgique mais également scénique. On l'aura bien compris pourtant, il faut convaincre le spectateur qu'il ne s'agit pas d'une fiction. Le réel fait ainsi effraction sur scène sous la forme du témoignage, l'effet d'authenticité s'alimente régulièrement quand par exemple nos quatre protagonistes dialoguent et interagissent par écrans interposés avec leurs grands-parents à La Havane. C'est pour de faux mais ça fait vrai. Nous aurions tendance alors à nous rallier à l'invective de Jacques Delcuvellerie, quand il fustige ainsi « l'étonnante surévaluation de la forme témoignage, de son hégémonie et surtout de son inscription dans le code du politiquement correct actuel, à savoir : livrez-nous des récits, ne nous faites pas la leçon ». Reste pour le public un attachement sensible à ce quatuor armé de trombones, qui malgré des passages d'ennui se livre avec générosité.

FOCUS

IN
OUTSIDE

MISE EN SCÈNE KIRILL SEREBRENNIKOV
L'AUTRE SCÈNE DU GRAND AVIGNON - VEDÈNE, DU 16 AU 23 JUILLET À 15H00

« Dehors. Des corps. Espiègles, distants, décomplexés, désinvoltes. Nus. Fenêtres ouvertes sur les toits de la ville. L'artiste chinois Ren Hang photographiait l'urbain, la nature aussi, dévêtant les corps comme des paysages stylisés et oniriques. »

À FLEURS DE PEAUX
— par Mathias Daval —

24 février 2017. Deux jours avant un rendez-vous artistique avec Kirill Serebrennikov, Ren Hang se suicide en se jetant du haut d'un immeuble à Pékin. De cette rencontre ratée, le metteur en scène russe, toujours assigné à résidence à Moscou, tire une œuvre transdisciplinaire vibrante qui sonne plus comme un hommage confraternel et poétique que comme un pamphlet politique.

Tout commence comme dans « Le Procès », de Kafka, par l'irruption aussi brutale que grotesque des sbires d'un pouvoir totalitaire. À l'heure de la résurgence des morales étriquées, à une époque où l'Église orthodoxe, les postcommunistes et les néoconservateurs s'alignent en une syzygie mortifère, l'œuvre sexualo-subversive du poète et photographe chinois Ren Hang trouve sa résonance naturelle en Russie. Mais aussitôt introduite, la dimension politique démonstrative est reléguée au second plan. Point ici d'exégèse mise à l'ordre du jour des « Douze Commandements sexuels du prolétariat », œuvre fondatrice des bonnes mœurs communistes des années 1920. Car ce que tente Serebrennikov, dont le

double (ainsi que Ren Hang lui-même) est enfermé dans les neuf mètres carrés d'une pièce vide et mobile, roulée d'un bout à l'autre de la scène, c'est d'abord un dialogue posthume. Ce dialogue s'exprime sous la forme d'une proposition chorégraphique et plastique qui décline une série de tableaux aux ambiances franchement mapplethorpiennes et qui ne font l'économie d'aucun cliché SM-gay : la représentation du sexe, volontiers crue et kitsch, surgit comme élan de liberté opposé aux normes sociales, qu'elles soient russes ou chinoises.

“

Ambiances mapplethorpiennes

Comme dans son utilisation de la figure de l'idiote (déclinée d'après Lars von Trier dans sa création avignonnaise de 2015) ou même, de façon dévoyée, du martyr (d'après Marius von Mayenburg), Serebrennikov maîtrise avec brio l'art contrapuntique : Ren Hang, poète maudit, dont la dépression fraie pourtant avec la noirceur des abysses, semble

illuminé par une vérité immédiate et céleste qui n'appartient qu'à lui. Un ange pop venu d'outre-monde. « Outside » tente de faire éclater cette vérité en optant pour une mise en scène charnelle et arty jusqu'à l'excès. Sur fond de piano élégiaque ou de lourdes nappes de synthé, les corps s'animent puis se figent, reconstituant quelques-unes des photographies les plus emblématiques de Hang ; et créant des compositions surréalistes aussi saisissantes que leurs modèles – non sans autodérision – jusque dans les fleurs, motifs omniprésents, symboles de la beauté éphémère. Œuvre kaléidoscopique mais taillée au cordeau (mise en scène à distance, par Internet et clé USB, oblige !), « Outside » flirte avec le biopic diffracté et l'opéra rock, dans ses contrastes les plus appuyés : exubérant mais intime, superficiel mais émouvant, triste mais victorieux, allant jusqu'à arracher la joie et la volupté dans l'ancre de la mort. « *When it's time to go on the road, But the road doesn't seem like a road* », selon les mots de Ren Hang. Il y avait la résurrection de la chair : voilà la chair de la résurrection.



« Outside » © Christophe Raynaud De Lage / Festival d'Avignon

IN

LEWIS VERSUS ALICE

TEXTE D'APRÈS LEWIS CARROLL / MISE EN SCÈNE MACHA MAKEÏEFF / LA FABRICA, DU 14 AU 22 JUILLET À 18H00

« Avec "Lewis versus Alice", Macha Makeïeff entre dans l'univers fantastique de l'immense écrivain britannique et approche le psychisme de ce poète énigmatique, indocile avec les conventions victoriennes, collectionneur bizarre, excentrique clergyman d'Oxford, photographe, logicien, spirite, célébré par les Surréalistes. »

MACHA LA BROCANTE

— par Pierre Lesquelen et Mariane de Douhet —

« J'étais devant la boutique d'un luthier vendeur de vieux instruments pendus au mur, et, à terre, des palmes jaunes et les ailes enfouies en l'ombre, d'oiseaux anciens. Je m'enfuis, bizarre », racontait Mallarmé dans son « Démon de l'analogie », pris d'un malaise devant cet empaillage du vivant qui atteint parfois le théâtre.

L'art de Macha Makeïeff contient comme dirait l'affiche tout un monde, grande exposition de vieilles plumes et de lapins peu crétiens, théâtre de curiosités comme peuvent l'être ceux de James Thierrée ou de Jean-François Sivadier, qui savent, pour leur part, ôter cette vitre poussiéreuse qui pourrait nous tenir à distance, et nous mettre dans les yeux autre chose que des étoiles mortes. Le projet dramaturgique avait tout pour être fructueux, car, s'engouffrant dans cette féerie cauchemardesque mille fois rafistolée, Macha Makeïeff conjugue sans schéma analogique l'homme et l'œuvre dans une structure en quatre parties conçues comme autant d'« énigmes ». La déglingue inquiétante

du pays des merveilles s'invite alors en présences vaporeuses, tandis qu'Alice, siamoise rousse emperruquée, incarne une héroïne en quête d'auteur. Mais si Makeïeff regrette que « le rire ait longtemps été proscrit d'Avignon » (déclarations offertes à « Télérama »), on n'est pas sûr que sa folie des grandeurs très policée suffise à enjailler les papes. Malgré une partition musicale très bien servie par les interprètes, toutes les cordelettes dispensables qui font grimper les chaises et traverser les cochons calfatent la petite magie théâtrale et ses astuces burlesques.

“

Extériorité légèrement ennuyée

La scène du thé (motif qui réussit décidément à très peu de monde dans ce festival...) est construite par exemple sur une gradation clownesque trop vite désavouée, révélatrice d'un spectacle où les plaisirs populaires deviennent des « abolis bibelots ». La volubilité des échanges – qui

mélangent français et anglais sur scène –, tantôt parlés, tantôt chantés, produit moins le sentiment d'une logique inversée – propre au *nonsense* British – que celui d'une agitation foutraque ; si bien qu'on ne perçoit que très peu la multitude de calembours et jeux de mots auxquels le langage est, dans le texte, soumis. La transgression de l'ordre logique et rationnel est diluée et appauvrie par des effets de costumes, lumières et chants, dans un bazar esthétisant, une quincaillerie de chez Deyrolle dont le ripolinage absorbe les possibilités autant d'émotion que de réflexion. Séduction des images, passivité de celui qui les regarde : la mise en scène léchée neutralise l'effet de chaos qu'engendre le langage lorsqu'il perd toute valeur, à commencer par celle de communiquer – les mots ne renvoient plus aux choses chez Lewis Carroll –, si bien que c'est en spectateur à l'attention vague que nous écoutons parler une langue étrangère, avec une extériorité légèrement ennuyée. Walt Disney a finalement bien mieux fumé la moquette d'Alice que Makeïeff.

FOCUS

IN

LE RESTE VOUS LE CONNAISSEZ PAR LE CINÉMA

TEXTE MARTIN CRIMP D'APRÈS EURIPIDE / MISE EN SCÈNE DANIEL JEANNETEAU

GYMNASE DU LYCÉE AUBANEL, DU 16 AU 22 JUILLET À 18H00

« Si Eschyle a écrit "Les Sept contre Thèbes", si Euripide en a produit une lecture originale avec "Les Phéniciennes", et si dans "Le reste vous le connaissez par le cinéma" l'auteur anglais Martin Crimp convoque le mythe d'un Œdipe toujours en vie, c'est que sa succession incestueuse convoque un monde si déraisonnable que toutes les époques ont cherché à le décrypter. »

À NOS ILLUSIONS PERDUES

— par Lola Salem —

Cela faisait longtemps qu'on ne nous avait pas servi le poncif du théâtre comme boîte à récit. Heureusement pour nous, Martin Crimp enfonce le clou avec un texte aux reliefs parfois brillants, quelquefois abscons, qui, à force d'exhiber à tout va la force de sa propre métathéâtralité, nous botte répétitivement en marge de notre jouissance de spectateur.

L'évocation quasi incantatoire du médium cinématographique sert à mettre à distance toute possibilité d'action en la renvoyant avec violence au hors-scène ; ne reste alors à voir que la lente agonie programmée des personnages, dont le destin scellé, sur un mode crépusculaire, est manipulé par le chœur quasi démiurgique des Phéniciennes. En choisissant de le placer au centre de sa dramaturgie, Martin Crimp cherche à mieux saisir l'intemporalité du mythe d'Euripide, passée au filtre du ton ironique et grinçant qu'on lui connaît bien. L'équation fonctionne, jusqu'à l'excès, alors que les jeunes filles manipulent à souhait les personnages de la dynastie des Labdacides, en commençant par Jocaste, mère-femme ravagée,

sublimement interprétée par Dominique Reymond. Le récit s'étrangle souvent, dans ce jeu répété de commentaire de commentaire, et on hésite à y voir une réécriture roborative du nœud tragique ou, plus trivialement, une turpitude de l'auteur qui aurait trouvé la formule miracle. À l'image d'Œdipe, figure calcinée, la pièce s'embourbe par endroits dans son propre constat d'échec. Heureusement, le travail de Daniel Jeanneteau réussit à dégager le meilleur du texte pour en extirper la moelle existentielle.

“

Décrépitude du mythe

On serait presque tenté de voir dans le traitement de l'œuvre, condamnée à être un espace de pure narration, un emprunt au mode d'écriture romanesque. L'émergence et la disparition de la scène dans un brouillard surréel font miroiter l'art cosmogonique d'une création littéraire façon Eco et mettent d'autant plus en tension les capacités du médium théâtral à faire récit. Il

n'y a plus d'images, seulement des objets épars, vidés de toute puissance sémantique. Le bric-à-brac de ce décor de classe apocalyptique sonne le glas de tout vestige d'héroïsme : désordre et désillusion sont ici les truismes de cette surenchère de ruines. Il s'en faut de peu que tout ne vacille, mais Crimp et Jeanneteau ont l'honneur de compter sur une distribution merveilleuse qui relève à elle seule l'ensemble du niveau du festival. Outre le talent bouleversant de Dominique Reymond, à la voix ourlée, Yann Boudaud est formidable en Œdipe ostensiblement beauf, projeté en point de fuite de cette décrépitude du mythe. L'équation est également bien équilibrée entre un Philippe Smith à cœur ouvert, sincèrement touchant, et le duo explosif des frères, Jonathan Genet (Polynice) et Quentin Bouissou (Étéocle). Le chœur, surtout, élément central, rayonne : les jeunes Genevilloises éclipsent facilement la plupart des troupes professionnelles que nous a donné à voir le reste de la sélection officielle du festival. Au milieu des ruines fumantes de nos désillusions théâtrales renaît une once d'espoir.



IN
LE PRÉSENT QUI DÉBORDE NOTRE ODYSSEE II

TEXTE ET MISE EN SCÈNE CHRISTIANE JATAHY D'APRÈS HOMÈRE
GYMNASÉ DU LYCÉE AUBANEL, DU 5 AU 12 JUILLET À 18H00

« Par le prisme de la caméra, Christiane Jatahy tient à dire l'histoire des exilés contemporains, contraints par leur douleur à ne pas se souvenir et empêchés par les épreuves de penser demain. »

SEPT MÈTRES

— par Victor Inisan —

Sept mètres. C'est la distance qui sépare l'écran de la salle : un « no man's land », pour reprendre les mots de Christiane Jatahy. Après « Ithaque », « Le Présent qui débordé » augure une formidable traversée dramaturgique de la fable d'Homère.

Sur l'écran, des Ulysse contemporains : ou plutôt des hommes et des femmes « aptes » à raconter l'« Odyssée ». Ils sont autant de métaphores pour un récit dont nous, Occidentaux, ne sommes plus capables : sept mètres séparent le documentaire de son écho psychophysique, qui se répand à travers la salle. Nous, Occidentaux qui avons inventé Homère, nous voilà déshérités de notre propre œuvre. Car « O Agora que demora » est une immense expérience de dépossession : le public n'est qu'une résonance de ce qu'il échoue à être. Sept mètres bouleversants : ils sont une mer à traverser. La Méditerranée certes, mais également toutes les autres mers. Là-bas, par derrière l'eau, les acteurs du Liban, de Grèce, de Palestine et d'Afrique du Sud habitent une parole que l'artiste leur destine. C'est-à-dire qu'elle exhume leur destin : quoi de plus fort pour un poète que de révéler l'homme à

lui-même ? Par-devant l'eau, acteurs et spectateurs dans la salle ne sont qu'une modique réponse : ils parachèvent, brulent et harmonisent l'action... La complétion est parfois douce, parfois plus énervée – ainsi de la salle festive qui danse en accord avec l'écran. Comme un goût de communion incoercible entre des corps et des esprits que tout désunit. Car à son habitude, Jatahy brouille à merveille les frontières entre cinéma et théâtre : des acteurs à l'écran sont également présents dans la salle – inquiétante étrangeté –, et des séquences sont filmées parmi le public.

“

Révéler l'homme à lui-même

Un univers médiumnique se déploie : des scènes de « L'Odyssée » se rejouent entre les continents (procédé que l'on retrouve dans « Oreste à Mossoul », de Milo Rau). C'est au bout de la fable déchirante qu'un témoin se lève pour évoquer plus longuement son histoire intime – le plateau retrouvant enfin sa fonction primitive. La mer à traverser ne devient-elle pas une cicatrice sanglante entre les peuples ?

Cette mer de sang, la metteuse en scène cherche aussi à la cautériser, quittant parfois la régie plateau pour étayer le voyage initiatique. Modeste, terriblement émue, elle s'intègre à l'odyssée qu'elle initie, à la fois motrice et galérienne. « Notre Odyssée » est donc plus hétérotopique qu'elle n'en a l'air. Elle arrêtera son embarcation en Amazonie (terre hautement symbolique pour la Brésilienne), dans un pamphlet écologique qui se compose malgré lui : la forêt menacée clôt le spectacle pendant que le public imite délicatement le bruit de la pluie sur la rivière. Le voilà, le présent qui débordé : la fable d'aujourd'hui, immobile, nous regarde avec une force inexpugnable dont nous sommes seulement l'appendice poétique. Parvient-on à se réapproprier ce qu'on a perdu presque délibérément ? Chaque intervention dans la salle semble être comme une trouée vers l'extrême ailleurs. Jatahy invite peut-être, en fin de compte, à repeupler chaque individu d'un récit intérieur qu'il ne se connaît pas encore. La fable desséchée renaîtra-t-elle dans une *nekuia* contemporaine ? Le gouffre de la scène, celui-là même qui n'était plus apte à faire théâtre, en sera peut-être de nouveau aboli.

FOCUS

OFF

DES CARAVELLES & DES BATAILLES

TEXTE ET MISE EN SCÈNE ELÉNA DORATIOTTO ET BENOÎT PIRET / THÉÂTRE DES DOMS, DU 5 AU 27 JUILLET À 17H00

« Nous voilà hors du Monde ou plutôt hors de l'agitation du Monde, dans un espace-temps où évolue un curieux microcosme. »

L'INAUGURATION DU LAC

— par Pierre Lesquelen —

Où sont-ils, qui sont-ils et que font-ils ? Eux seuls le savent et y croient dur comme fer. Cela commence et finit comme un Rohmer, en absurdité. « On croit que c'est dimanche et que c'est le printemps », comme le chante Monsieur Clerc, dans cette Astrée contemporaine pleine de vie et d'apathie, investie par une « sobriété » de chaque instant que vante sa population.

Comme chez Lagarde ou Tchekhov, on attend le petit messie qui va faire revibrer la communauté, baladin d'un monde inconnu affublé ici d'un gros sac à dos, amateur de paysages bucoliques et d'infinis post-scriptum. L'immaculée boîte noire, soutenue par un tronc d'arbre maladif, devient un palais de briques rouges fictivement drapé de grandes peintures épiques, mémoire de l'extinction des Incas. Comme souvent avec les Belges, on espère comme les acteurs que quelque chose va commencer, dans cette traque ironique d'un avenir dramatique qui fait mieux exister l'antithéâtralité palpitante de l'instant. Dans cette

grande cité politique du théâtre où toutes les propositions artistiques sont susceptibles d'être des « lorgnettes sur le monde » (expression que ne cessent d'employer les protagonistes pour justifier le bien-fondé philosophique de leur montagne magique), cette hétérotopie belge maçonne à Avignon un délicieux pied de nez à toutes ces métaphores outrancières et naïves qui font de la fête communautaire du théâtre (à grand renfort de danses et de quatrième murs franchis) une transgression utopique du réel.

“

Transgression utopique du réel

Eléna Doratiotto et Benoît Piret acclament et moquent alors notre soif de châteaux espagnols, notre envie de nous parer de l'« étoffe des songes » pour contrer tous les académismes, nos tendres folies par identification romanesque, nos lubies cérémonielles inscrites sur des

Post-it. Leur spectacle travaille par ailleurs une sourde réflexion sur la politique de l'art, les tableaux d'une exécution exposés par l'invisible théâtral (« polyptyque » réinterprété par des amateurs venus d'ailleurs) imprégnant un mirage tragique qui n'est pas sans rappeler certaines tapisseries sanglantes de « L'Heptaméron ». À ces toiles peintes qui impriment aux contes la fureur du monde s'oppose cette pure expérience esthétique de la terreur qu'un protagoniste, un peu comme Mr Bean face à « La Mère de Whistler », cherchera à ripoliner à grands coups de pinceau, comme si la force édifiatrice de l'image s'écroulait devant la pure naïveté suggestible d'une boîte noire en chantier. Une inoubliable chevauchée sur le lac des utopies théâtrales en somme, un acte d'intervention puissant et risible pour bricoler la renaissance du collectif, dans lequel on perçoit moins le bruit des arbres qui tombent que l'inconnu d'un lac qui appelle tous les bucoliques de cœur.

Romane Bohringer

Gilles Jobin

Samuel Achache

Josette Baïz

Kader Attou

Cirque Aïtal

François Morel

Yoann Bourgeois

Olivier Letellier

Aurélien Bory

Camélia Jordana

Emmanuel Meirieu

Valère Novarina

Chloé Moglia

Percussions Claviers de Lyon

Blanca Li

Thomas Jolly

Anouk Grinberg

Le Patin Libre



Théâtre
Forum
Meyrin

Saison 19–20
forum-meyrin.ch
Genève / Suisse

OFF

BAL LITTÉRAIRE POUR LES 70 ANS DE L'ARCHE ÉDITEUR

On s'imagine des airs de guinguette fleurie à l'évocation de ces deux mots qui s'entrechoquent joliment : « bal » et « littéraire ». Il y a un peu de cela, alors que des tubes musicaux se mêlent à la fable, inventée en quelques heures seulement, débitée en épisodes (style feuilleton populaire), et déclamée par ses auteurs (façon théâtre de tréteaux). Le dispositif imaginé par Fabrice Melquiot et Emmanuel Demarcy-Mota fait éclater la dichotomie scène/salle en proposant une piste de danse, tout près des écrivains qui deviennent conteurs de leur propre texte. Il s'agit là d'un espace de vie, qui refuse de faire de la littérature et de sa mise en voix un exercice élitiste sur un ton moribond. Les pauses musicales endiablées convient les corps à rester en alerte, à l'écoute de ce texte qui irradie de fraîcheur et devient d'autant plus divertissant qu'il est couturé de délicieuses imperfections. On plonge, tête la première, au cœur même du processus créatif, au plus près de la plume des auteurs qui coule à gros bouillons sur notre peau, qui emplit nos oreilles et nous transfigure en adolescents ivres de récits, de poésie et de musique. Pour fêter les soixante-dix ans de l'Arche Éditeur, qui l'a vu naître, le Bal littéraire en Avignon a été placé sous la houlette de son créateur (Fabrice Melquiot) ainsi que de quatre autres auteurs de choix (Emmanuelle Destremau, Samuel Gallet, Édouard Signolet et Alice Zeniter). L'équipe s'amuse avec les codes du genre : le registre « méta » de leur invention – qui évoque un certain côté « Jacques le Fataliste » – sert très intelligemment leur propos. La maison d'édition de l'Arche devient le support à une enquête policière enfiévrée qui cherche à résoudre le dossier « ADK », mystérieuses initiales de l'auteur d'une pièce de théâtre, « Ich bin ». Les cinq créateurs s'amuse de l'effet performatif du texte littéraire sur leurs propres personnages, sorte de « biblioplas-tie » qui fait de leur périple un quasi-roman d'apprentissage. Le pari est gagné : la foule en liesse célèbre l'œuvre encore à vif, qui éclabousse l'auditoire tout à la fois de son ingéniosité et de sa formidable légèreté. *Lola Salem*

TEXTE EMMANUELLE DESTREMAU,
SAMUEL GALLET, FABRICE MELQUIOT,
ÉDOUARD SIGNOLET ET ALICE ZENITER

OFF

HELEN W.

Lorsque plusieurs personnes vous assurent que vous ressem-blez étrangement à une certaine Helen W, il y a de quoi vous donner envie de faire la connaissance de votre doppelgänger. Mais Aurore Jecker ne se contente pas d'aller à la rencontre de son double suisse-allemande : profitant d'un temps de dé-sœuvrement estival qui ne demandait qu'à être rempli par un certain sens de l'aventure et de l'improvisation, elle s'embarque dans une pérégrination de plusieurs semaines de Fribourg à Bâle mêlant marche à pied et errance dans des *skate parks* déserts. Sous la forme minimaliste d'une soirée-diapos de 50 minutes, Jecker réussit à mener une enquête sur les contours même de la réalité, qui pourrait bien donner un sens littéral au rimbaldien « je est un autre » : un petit bijou scénique aussi improbable qu'irrésistiblement subtil et drôle. *Mathias Daval*

TEXTE ET MISE EN SCÈNE
AURORE JECKER

OFF

LES ÉLECTRONUCLÉISTES

Trois auteurs (Emmanuelle Destremau, Samuel Gallet, Fabrice Melquiot) et un musicien (Éric Linder *aka* Polar) composent une revue de songes à partir des actualités du jour. Piochant au hasard de la presse (les papiers du matin sont étendus sur le plateau), ils effeuillent les news les plus inspirantes pour écrire tôt, inventant une courte répétition l'après-midi avant de pré-senter un one-shot rhapsodique qui se fait l'écho en 3D d'un univers de papier. Structurant l'écriture en plusieurs catégories – citations, « check news » avec ses titres d'article improbables, chansons et poèmes –, ils exhumant un vrai talent de montage qui se déploie en regard des scènes les plus ciselées drama-tiquement ; c'est-à-dire lorsqu'ils sont à la fois monteurs et réalisateurs de leur aventure textuelle (en plus d'être déjà per-formers et musiciens). Ainsi d'une rencontre juilletiste entre un allergique aux crustacés, un footballeur qui marque contre son camp et une ado nattée et écolo, enfermés dans un taxi du Caire fonçant *anywhere out of this world*, pour reprendre les termes de la bande de compilateurs compulsifs. Le groupe est peut-être encore plus percutant politiquement, puisqu'il met en lumière la figure de l'auteur, à la fois en dévoilant son corps physique à l'épreuve de sa propre dramaturgie (ce qui est loin d'être évident) et en insistant sur le *telos* poétique du processus de création. Peu importe si le résultat est inégal au bout du compte : l'endroit de parole, modeste et courageux (notamment pour le directeur Melquiot), participe sans aucun doute à la résistance des auteurs face à la précarisation d'un métier central, non seulement du théâtre, mais également de la scène. *Victor Inisan*

TEXTE ET MISE EN SCÈNE
EMMANUELLE DESTREMAU, SAMUEL GALLET
ET FABRICE MELQUIOT

OFF

LE RELAIS

Basés au théâtre de la Parfumerie de Genève, Patrick Mohr et sa compagnie le Théâtre Spirale ont fait le voyage jusqu'au Festival d'Avignon pour présenter « Le Relais ». C'est dans le bel écrin du parvis d'Avignon que, pendant une petite heure, le conteur suisse nous emmène dans une touchante histoire d'errance, où se croisent un metteur en scène itinérant, un immigré burkinabé et un barman bourru. Patrick, en se promenant seul avec son décor dans sa camionnette, échoue dans un relais d'autoroute, où il rencontre Désiré Ouedraogo, qui y travaille. Il s'avère que Patrick a visité le Burkina Faso, et même le village de Désiré. Ils sympathisent, et ça déplaît à Roger, le collègue de Désiré. Et après une joyeuse bagarre où l'on en vient même à botter les fesses du patron, les trois larrons s'enfuient ensemble dans les bois, où ils vont se découvrir, en s'accrochant au fil rouge de l'histoire de l'im-migré africain, qui a fui son pays pour retrouver sa fiancée perdue. C'est avec cette générosité et cette spontanéité si propres aux conteurs passionnés que Patrick Mohr nous embarque à lui seul dans un beau récit d'amitié où se côtoient des légendes africaines et des chants suisses, et où l'expérience de l'adversité aide les hommes à transcender leurs différences et à se tendre la main. Le genre de récit émouvant que l'on accuse souvent aujourd'hui de naïveté – fort malheureusement – et qui en devient d'autant plus nécessaire. *Noureddine Mahjoub*

TEXTE PATRICK MOHR
MISE EN SCÈNE YVAN RIHS
— LE PARVIS D'AVIGNON À 14H00 —

Centre
de production
et
de diffusion
des Arts vivants

Le Grütli Centre
Le Grütli de production
Le Grütli et
Le Grütli de diffusion
Le Grütli des Arts vivants

Le Grütli
Le Grütli
Le Grütli
Le Grütli
Le Grütli

Saison 2019-20 Saison 2019-20 Saison 2019-20 Saison 2019-20 Saison 2019-20 Saison 2019-20 Saison 2019-20

GrütliPass Grütli100.- GrütliPass Grütli100.- GrütliPass

100.– Pour tout voir durant la saison / Pour tout revoir durant la saison / Pour tout voir ou revoir durant la saison

7-9 sept	<i>Bleu – Sans Sucre Seulement du Sel Svp. ETΣI.</i> Anna Lemonaki Cie Bleu en Haut Bleu en Bas	12 oct	Fête du Théâtre	4-7 déc	<i>Hamlet</i> Thibault Perrenoud Collectif Koba't
8-12 sept	<i>Fuchsia Saignant In Bed With Frankenstein</i> Anna Lemonaki Cie Bleu en Haut Bleu en Bas	16-20 oct	<i>Lovers, Dogs and Rainbows</i> Rudi van der Merwe	11-15 déc	<i>Les Italiens</i> Massimo Furlan Numero23Prod.
10 sept	<i>Rétrospective</i> Jérôme Bel	30 oct – 17 nov	<i>Cœur luxuriant et atteint</i> Mathias Glayre Le Mumbay Quartet	Et plus encore...	
19-28 sept	<i>Grand écart</i> Kiyan Khoshoie	5-10 nov	<i>Hulul</i> Aurélien Patouillard	Général-Dufour 16 CH-1204 Genève www.grutli.ch Billetterie : +41 (0)22 888 44 88 reservation@grutli.ch AVEC LE SOUTIEN DE LA VILLE DE GENÈVE CHEZ QUIER CULTURE LE PRO GRAMME CH	
2-5 oct	<i>Piece for Person and Ghetto Blaster</i> Nicola Gunn	18-21 nov	<i>Le complexe de l'hôtesse de l'air</i> Alexandra Camposampiero Bonheur Chien		
		24 nov	Les Intrépides		

OFF
LE MOCHE

Pour sa première à Avignon, la jeune compagnie 15 000 cm² de peau choisit un texte du fameux dramaturge de Thomas Ostermeier. Avec « Le Moché », Marius von Mayenburg épingle les diktats esthétiques imposés par les structures sociales, s'engouffrant comme beaucoup de ses contemporains dans la « pièce d'entreprise » qui articule, comme dans « Under the ice » de Falk Richter, la chambre intime et la tribune professionnelle, la parole tremblante et le masque conférentiel. Par la neutralité d'un visage-écran qui deviendra le réceptacle de tous les fantasmes et de tous les dédoublements, Hubert Girard est un protagoniste tout à fait convaincant, entouré par trois camarades dont la très juste présence est parfois plus sage. La mise en scène de Camille Jouannest, pauvre matériellement mais riche d'images joliment pessimistes et grotesques, nous fait oublier la composition didactique de la pièce, charcutant les momies vivantes et plastifiant une certaine soif de sublime. *Pierre Lesquelen*

TEXTE MARIUS VON MAYENBURG
MISE EN SCÈNE CAMILLE JOUANNEST
— ARCHIPEL THÉÂTRE À 16H15 —

OFF
GUILLAUME, JEAN-LUC,
LAURENT ET LA JOURNALISTE.

Inspirée par les interviews provocs de l'écrivain et militant Guillaume Dustan (1965-2005), figure de la littérature gay de la fin du xx^e siècle, la jeune metteur en scène Jeanne Lazar signe un spectacle en forme d'émission littéraire. À la lisière du *reenactment*, les quatre acteurs nous plongent dans l'univers technicolor des années 80, années sida et vestes en jean, à coup de débats inspirés par les positions radicales de Dustan : individualisme, usage récréatif des drogues, pratique du « no capote », tout y passe. En filigrane des egos boursoufflés mis en avant par la forme télévisuelle surgissent toutes les défaites et inquiétudes du « milieu gay », cette peur de la mort liée à l'épidémie du sida dont le spectre plane dans chaque parole. Ainsi, on passe du sexe débridé à la mention de tel ou tel ami perdu, de la revendication de la liberté absolue au désir d'amour. Tout en subtilité, Jeanne Lazar nous dresse donc un portrait très réussi des contradictions d'un auteur que l'on a longtemps considéré comme chanter du mépris, pour en faire celui d'un homme qui a tenté d'expérimenter une forme de liberté jusqu'au bout. À voir, que l'on connaisse ou non les œuvres de Dustan. *Noémie Regnaud*

TEXTE ET MISE EN SCÈNE
JEANNE LAZAR D'APRÈS GUILLAUME DUSTAN
— THÉÂTRE DU TRAIN BLEU À 12H40 —

OFF
LA 7^e VIE DE PATTI SMITH

On s'attend dans un spectacle sur Patti Smith à entendre du Patti Smith, à voir du théâtre documentaire, style biopic live, idéalement avec du rock à fond. Ici, il ne s'agit pas tant de la chanteuse que du rapport d'une fan (l'autrice Claudine Galea) avec son idole. Celle-ci nous embarque dans le récit semi-fantasmé de sa propre adolescence, de sa rencontre avec la voix grave de l'androgynisme iconique qui lui servit de modèle et dont elle ne se départira jamais vraiment. Le désir de gémellité irrigue l'ensemble du spectacle mais fonctionne en définitive comme un miroir aux alouettes ; la formule incantatoire, pourtant si caractéristique de Patti Smith, se transforme en gentille comptine. En somme, un spectacle en forme d'hommage qui a pour mérite d'offrir une respiration musicale dans le tourbillon avignonnais. Claudine Galea le dit elle-même : l'esprit rock est passé, nous en restons des échos diffus, empreints d'une douce nostalgie. *Lola Salem & Noémie Regnaud*

TEXTE CLAUDINE GALEA
MISE EN SCÈNE BENOÎT BRADEL
— LA MANUFACTURE À 23H00 —

EN BREF

OFF
FLAVIEN,
ONE MAN SHOW EXPÉRIMENTAL

« Flavien » porte bien son sous-titre de « One man show expérimental » – à moins qu'il ne s'agisse carrément d'un anti-one man show, tant le spectacle dynamite la mécanique du stand up. Il va sans dire que la machine fonctionne beaucoup mieux quand le prétexte méta devient le recours à des scènes dramatiques (notamment avec les parents hilarants du personnage éponyme) que lorsqu'elle s'épanche sur le pseudo-thème du Narcisse. Impossible néanmoins de ne pas évoquer le public du jour choisi pour la représentation, parasité par une horde de groupies spectacularisant chaque non-événement par un tonnerre de rires convivents... Elles mettent violemment en péril le spectacle, qui se veut presque – s'il est vraiment radical – non drôle, voire énervant. « Flavien » les avait heureusement anticipées, vu qu'une scène exclusivement sonore tourne en dérision les rires à tout-va d'une audience imaginaire qui se prépare tellement à rire qu'elle rit pour n'importe quoi. Voilà finalement une demi-réussite, qui réussit relativement à provoquer son spectateur – du moins lorsqu'elle surpasse avec brio un entre-soi artistique parfois délibéré. *Victor Inisan*

TEXTE ET MISE EN SCÈNE
FLAVIEN BELLEC ET ÉTIENNE BLANC
— THÉÂTRE DU TRAIN BLEU À 15H20 —

OFF
COMBAT DE NÈGRE
ET DE CHIENS

Thibaut Wenger orchestre une mise en scène impeccable pour qui veut découvrir l'œuvre de Koltès, mêlant un splendide univers lumineux (Matthieu Ferry) et sonore (Geoffrey Sorgius) à une admirable distribution servant très respectueusement le texte (mention spéciale à Fabien Magry qui domestique à merveille la langue de « Combat de nègre... »). Elle le sera un peu moins dès que l'on connaît la pièce ou les mises en scène canoniques de Koltès – se privant d'une dramaturgie particulièrement novatrice quant à l'œuvre de l'auteur (que l'on pressent pourtant avec la menace son & lumière crescendo). Il s'agit donc d'un Koltès « de répertoire », que Thibaut Wenger traite en bon classique : il exhume habilement la beauté des enjeux dramatiques, esthétiques et politiques de l'œuvre, sans les sublimer d'une saillante contemporanéité... Voilà une manœuvre pédagogique de bon augure qu'on ne le lui reprochera pas pour autant. *Victor Inisan*

TEXTE BERNARD-MARIE KOLTÈS
MISE EN SCÈNE THIBAUT WENGER
— PRÉSENCE PASTEUR À 22H00 —

OFF
ÉCHOS RURAUX

Il y a un côté « Le théâtre est dans le pré » qui n'est pas pour déplaire. Pour sa dernière création, la compagnie des Entichés a recueilli les témoignages d'habitants du Cher, fragment de la « diagonale du vide », pour mettre à jour les efforts et le désespoir mêlés des populations rurales, parfois qualifiées d'« oubliées de la République ». En s'insérant là où l'État fait défaut, le théâtre se réapproprie ici une dimension politique forte ; jamais, pourtant, l'intrigue ne tombe dans un civisme dramaturgique affecté. Mélanie Charvy et Millie Duyé font le choix de mettre au jour le présentiel renouvelé de cette vie rurale – signe de son état d'urgence permanent mais aussi de sa forme de liberté radicale – par le biais d'une narration en plans-séquences efficace. Alors que se dénouent les destins croisés des personnages, la matière dense que dévoile le texte ne cesse de s'épaissir. En parfait *exemplum* du théâtre documentaire, « Échos ruraux » aménage la cacophonie des voix sur scène sans apposer de morale simpliste ou convenue. Il réussit, ce faisant, à souffler des bulles d'air salvatrices, propices à la réflexion et au dialogue. *Lola Salem*

TEXTE ET MISE EN SCÈNE
MÉLANIE CHARVY ET MILLIE DUYÉ
— THÉÂTRE DU TRAIN BLEU À 10H00 —

FESTIVAL OFF D'AVIGNON
5 > 26 JUILLET | 10H45
11 • GILGAMESH BELLEVILLE

LES IMPOSTEURS

réservation
11avignon.com
04 90 89 82 63

Grand Est
L'agence culturelle de la région

11avignon.com 04 90 89 82 63

texte Alexandre **Koutchevsky**
mise en scène Jean **Boillot**
NEST – CDN transfrontalier de Thionville-Grand Est,
avec le soutien du Lycée Saint-Exupéry de Farnack
et de l'Ensemble scolaire public Frédéric Mistral à Avignon

maison delaculture
BOURGES

> 12 spectacles coproduits

間 (ma, aida,...)	barbarie	mater	le marteau et la faucille	white dog	r.a.g.e.
[zaklin]	splendeur	möbius	happy birthday sam !	expédition en turakie	le bal marionnettique

camille boitel / cie l'immediat (ma, aida,...), quatuor béla / wilhem latchoumia barbarie, camille rocailleux / cie e.v.e.r mater, julien gosselin / cie si vous pouviez lécher mon cœur le marteau et la faucille, cie les anges au plafond white dog ; r.a.g.e ; le bal marionnettique, olivier martin-salvan / philippe foch (zaklin), delphine salkin / cie nonumoi splendeur, cie xy / rachid ouramdane möbius, alexis moati / cie vol plané happy birthday sam, le turak théâtre expédition en turakie

f @ | mcbourges.com | BP 257 – 18005 BOURGES CEDEX

« NOUS NE CÉDERONS PAS AU CHOIX D'ŒUVRES »

IN LA RÉPUBLIQUE DES ABEILLES

TEXTE ET MISE EN SCÈNE CÉLINE SCHAEFFER
CHAPELLE DES PÉNITENTS BLANCS, DU 16 AU 22 JUILLET À 11H00 ET 15H00

« Dans l'univers de Céline Schaeffer, l'espace est un monde en soi, à la fois matière et couleur, image et son, corps et voix, proche et lointain. Il se transforme, se reconfigure, se gonfle, se vide. »

LE FRELON ASIATIQUE NE RENTRERA PAS ICI

— par Pierre Lesquelen —

Belle ironie que le titre le plus politisé des spectacles avignonnais soit attribué à ce documentaire onirique, vaguement écologiste certes, mais imprégné avant tout par les lubies théâtrales du symbolisme. Grande complice de Valère Novarina, Céline Schaeffer s'empare d'une langue bien moins énergique et d'une œuvre encore plus antithéâtrale que les drames statiques de l'auteur belge. À ceux qui estiment que les textes tardifs de Maeterlinck auraient perdu leur puissance énigmatique et qui

lisent parfois cet essai comme une allégorie trop claire de certaines politiques douteuses, cette petite fable spectaculaire fait apparaître toute la tension esthétique du texte maeterlinckien, confluence entre science et métaphysique, méthodologie et poétique, exposition des « lois remarquables » de la nature et suggestion de leur protocole insaisissable. Du « langage muet » des fleurs et des abeilles, des « trèfles blancs » aux « sombres jacinthes », ce drame microscopique joué « à l'abri du regard des humains » offre un inédit au

théâtre maeterlinckien en reconduisant toute la charmante désuétude dont ses drames de reines et de cire sont faits. Cathédrale aux vitraux de papier, serre chaude semi-transparente, la magnifique scénographie de Céline Schaeffer, Élie Barthès et Lola Sergent (exacerbée par l'écrin mystique des Pénitents blancs) masque et révèle le tragique quotidien de ce nouvel « intérieur » maeterlinckien toujours menacé par la mort. Instructif et contemplatif, ce jeune public est une magnifique voie d'accès au théâtre comme expérience

esthétique (prégnance du sensible sur le discours montrant qu'au Festival d'Avignon on mise décidément plus sur l'âme suprême des enfants). Par-delà la clôture prophétique qui surligne la nécessité de l'adaptation, Schaeffer est parvenue à rendre justice à toute la politique contemporaine de cette écriture suggestive en accueillant cette « présence d'une chose très douce et très grave » dont le théâtre fait son miel quand il est un haut lieu de connaissance et de méconnaissance du monde.

REGARDS

OFF TRAJECTOIRES - À MON CORPS DÉFENDANT

TEXTE ET MISE EN SCÈNE MARINE MANE
LASCIERIE, DU 5 AU 21 JUILLET À 22H00

« Comment faire vivre sur un plateau ce qui nous touche à cœur et nous affecte ? Comment raconter par le mouvement et dans la joie, les sujets sensibles et les zones de turbulence de l'actualité ? »

À CŒUR OUVERT

— par Lola Salem —

Marine Mane revient à Avignon avec une trilogie puissante. « À mon corps défendant », placé en maillon central, expose les enjeux esthétiques qui cheville le travail de la brillante metteur en scène en quête d'une radicalité formelle. Avec la compagnie In Vitro, Marine Mane continue d'élaborer une dramaturgie intrigante – fondée sur le brouillage à l'extrême des médiums – en exhibant les mêmes obsessions que dans ses travaux précédents. Comme toujours, le geste vient du dedans, du tréfonds de l'être soumis à des situations extrêmes. Une fois l'opercule de l'intime ouvert,

l'émotion sauvage envahit les corps et se propage par lames de fond grâce à une chorégraphie spectaculaire qui défie temps et espace. Pour concentrer l'impact de son propos, Marine Mane choisit de resserrer le regard autour d'un huis clos, formé d'une cuisine fourmillant d'ustensiles divers. Ceux-ci encadrent les différents parcours des quatre danseurs en fournissant autant de points de support que d'éléments de résistance, se révélant prétextes rythmiques ou obstacles physiques en fonction des trames narratives qui émergent en sourdine. Simultanément, la lecture du spectateur est prise au piège d'un

jeu de fausse transparence ; différents cycles vidéo s'affichent sur deux toiles tendues, permettant d'augmenter le contenu scénique ou, au contraire, de le voiler momentanément. Tout en cherchant à transcrire la puissance du choc, Marine Mane refuse la littéralité facile. La volonté de brouillage se cristallise aussi dans une réflexion subtile sur la médiation, l'illusion du présentiel. L'ingénieur précis de mélange, entre cadre ultra-réaliste et effluves de surréalisme, n'est pas sans rappeler la recherche formelle au cordeau d'un Heiner Goebbels, qui convoque le même projet de confusion médiumnique dans un univers visuel

proche. Le parallèle ne s'arrête pas là : tout comme le compositeur-metteur en scène allemand, Marine Mane modèle son œuvre à la façon d'une partition excessivement rigoureuse où chaque objet ou mouvement d'être révèle un réservoir d'harmoniques. L'artiste prouve qu'elle maîtrise sa grammaire dramaturgique à la perfection. Elle flirte, quelquefois, avec le risque de générer un exercice académique poli et trop lisse pour mieux dégager la force brute de son travail et faire surgir le plaisir indigne de voir les corps se plier à une volonté invisible.

OFF À FOND

TEXTE ET MISE EN SCÈNE LUCAS HÉNAFF
THÉÂTRE DES CORPS SAINTS, DU 4 AU 28 JUILLET À 21H55
(Vu au Théâtre El Duende, Ivry-sur-Seine)

« "À fond" raconte la tentative de Luc, jeune homme moyen, issu d'une commune de "province", sans doute moyenne, de monter réussir sa vie à Paris. »

LES PETITS RIENS ONT DU BON

— par Lola Salem —

Sur le plateau, la banalité du quotidien se dévoile sans fracas. Tous les jours là, présente bien avant, et bien après, que le spectateur ne soit venu y fourrer son nez. Le voici d'ailleurs tout déconfit, celui à qui on avait dit, un jour, peut-être, que le théâtre c'était pour les grandes choses et que la catharsis devait faire s'envoler l'âme. « À fond » souffle le froid sur les envolées lyriques et se concentre sur une bribe d'histoire, une tranche de vie ordinaire, quelque chose de précisément insignifiant. Là est sa force. « À fond » ne manque pas de désarçonner. Quatre personnages mènent leur quotidien, quelque part en province et à Paris. Des amis se séparent un temps ; un couple se forme l'espace d'un moment. Voilà tout. La vie passe. Sans tomber dans un versant postdramatique qui s'émanciperait radicalement de tout élément de composition classique – un texte, un lieu, une trame temporelle, des personnages –, la pièce interroge frontalement, mais de manière simple, notre rapport au récit et à l'ac-

tion scénique. Que reste-t-il à dire ? Que reste-t-il à montrer ? Dans les petits riens négligeables et les non-événements qui parsèment l'existence se cache un sentiment agréable de familiarité. La banalité a du bon et elle est loin de nous laisser indifférents : que se passe-t-il après ? Qu'est-il arrivé entre deux ellipses temporelles ? La pièce nous résiste bien plus qu'on ne le croirait. L'écriture de Lucas Hénaff tombe toujours très juste, tant vis-à-vis du rythme propre au texte qu'à celui de la mise en scène. L'orchestration de ces tableaux, en apparence inoffensifs et plats, gagne progressivement une profondeur insoupçonnée. Le ton oscille entre deux esthétiques clairement définies, statisme et mouvement, qui jouent de cette impression de banalité et s'amuse de l'artifice même de l'événement. Il ne se passe pas grand-chose, et pourtant, quelque part, à un moment, quelqu'un pense à vous ou vous brise le cœur. La banalité présumée se transforme alors en délicatesse émail- lée d'humour.

OFF MORGANE POULETTE

TEXTE THIBAUT FAYNER / MISE EN SCÈNE ANNE MONFORT
LA MANUFACTURE, DU 5 AU 24 JUILLET À 21H05

« Morgane Poulette, ce sont deux époques. Les deux histoires se succèdent, comme dans une série, comme l'envers et l'endroit d'un même mythe. »

FÉE MORGANE

— par Noémie Regnaud —

« Morgane Poulette », seul en scène créé par Anne Monfort, est un portrait kaléidoscopique d'une jeune femme atypique qui nous entraîne dans le tourbillon de la vie de Morgane, à la fois fée et sorcière contemporaine arpentant les rues de Londres, faisant la tournée des bars et terminant généralement dans les caniveaux. Sous la plume poétique de Thibaut Fayner, Morgane raconte sa vie à la deuxième personne, ses amours tumultueux et miraculeux avec Thomas Bernet, star de cinéma, ses errances, nombreuses, sa passion pour le rock et pour la chanson. Pearl Manifold, flamboyante comédienne, nous entraîne ainsi dans ce long poème dramatique et nous guide le long du chemin escarpé qu'est la vie de cette jeune femme, faite de creux et de bosses, de douloureuses plongées dans la douleur de vivre et de remontées toujours plus ardentes. C'est lorsque que Morgane tombe qu'elle est la plus proche

d'elle-même et que la parole se fait la plus juste ; on remarquera également l'inventivité d'une scénographie simple mais très évocatrice, inspirée visiblement par la peinture anglaise préraphaélite (on pensera notamment à l'Ophélie de John Everett Millais, recouverte de fleurs au milieu d'une rivière devenue lit éternel) revisitée à la sauce rock'n'roll. Morgane en Ophélie 2.0, ayant troqué la robe vaporeuse des campagnes anglaises contre un blouson de cuir capable d'enflammer les caves londoniennes, les eaux limpides contre les méandres sombres d'un Styx sur laquelle elle semble régner. Confrontée à l'expérience de la mort de l'être aimé, la jeune femme se transforme en héroïne tragique qui parvient à transcender le malheur par l'art, sous une lumière tout en variations qui nous enveloppe avec elle des bas-fonds aux nouvelles rencontres amoureuses. On ressort sous le charme de cette fée Morgane, personnage magnétique, tout autant destructeur que créateur.

FACILES. LE SIROP LAISSE DES NAUSÉES. IL NOUS

FAUDRA CEPENDANT DÉFENDRE DES ŒUVRES

OFF

LE CIRQUE DES MIRAGES -
DELUSION CLUB

Attention, mesdames et messieurs, vous voici embarqués dans un cabaret inquiétant, plongés dans une ambiance étrange qui fleurit les années 1920, accueillis dans une pénombre en rouge et noir par un Dracula chanteur et la famille Addams au piano. Le Cirque des mirages, duo habitué du Festival d'Avignon, présente son dernier opus avec autant de panache et de verve qu'un Nosferatu ayant ingéré la grammaire de siècles de chansonniers. L'écriture au cordeau fait oublier les facilités dramaturgiques, chaque chanson est une histoire en soi, un paysage burlesque, et si Michel Foucault nous dit que l'imaginaire se loge entre « le livre et la lampe », il se déploie ici avec onctuosité et malice entre chaque uppercut que se plaisent à nous envoyer Yanowski et Parker. Les mains du conteur, déliées, immenses, apprivoisant l'espace autour du micro, répondent, complices, à celles alertes et joueuses du pianiste pour un numéro d'acrobates des mots sur le fil. **Marie Sorbier**

TEXTE YANOWSKI ET FRED PARKER
MISE EN SCÈNE EMMANUEL TOUCHARD
— THÉÂTRE DU CHIEN QUI FUME À 22H30 —

OFF

MARIANNE JAMES,
TATIE JAMBON

Si Chantal Goya s'est grimée toute sa vie en Marie-Rose, Marianne James s'affuble d'un patronyme écologique en ces temps sans couenne, où la « planète rose » qu'elle finit par nous promettre sonne comme une côte de porc et d'azur où nous oreilles aimeraient se retirer, quitte à ne plus jamais l'entendre. « Pour vivre heureux soyons dégueux » proclame audacieusement l'amie des « fofous » et des « fofounous », qui se préoccupe peu toutefois des « petites fofounes » et des « petits trous de balle » de sa marmaille endiablée (citations véridiques de ce « concert pour enfants »). Figure de proue et de croupe d'une République charcutée, Tatïe se veut la Marianne des opprimés (gilets des carrefours et intermittents des faubourgs), de ceux qui ont « du pâté collé entre les dents. » Au passage, un malicieux pied de cochon à l'encontre du IN dont elle se sent exclue, elle qui sur ses épaules de géant et son corps de pétanque rêve de porter les petits cochonnets que nous sommes, le temps d'une chevauchée éternelle à dos de « Pupu » , licorne invisible, point aveugle de tous nos porcs d'attache. **Pierre Lesquelen et Blanche Malet**

TEXTE ET CONCEPTION
MARIANNE JAMES ET VALÉRIE BOUR
— LE PARIS À 11H00 —

OFF

JOIE

Parler de ses peines, c'est déjà se consoler, disait Albert Camus. Pourtant, la parole n'est pas seulement réparatrice, mais aussi pourvoyeuse d'une tristesse insondable. Parce que, parfois, elle est vaincue par le silence. Parce que, souvent, elle ne réussit pas à combler la distance qui sépare de la douleur des autres. Et si la douleur du deuil est une plaie qui s'infecte plus vite qu'une écorchure dans la jungle vietnamienne en 1975, l'héroïne de « Joie » y voit aussi un moment de mise au point sur elle-même. Sur ses liens avec les vivants, avec ce cousin Paul qu'elle aimerait tenir tout contre elle. Le texte de « Joie » n'est pas toujours à la hauteur de l'élégance de la mise en scène et surtout de l'exceptionnel talent de comédienne d'Anna Bouguereau. Mais ne boudons pas notre plaisir d'être vivant et joyeux avec elle, malgré les violons de Schubert et les fleurs bientôt fanées. **Mathias Daval**

TEXTE ANNA BOUGUEREAU
MISE EN SCÈNE JEAN-BAPTISTE TUR
— THÉÂTRE DU TRAIN BLEU À 16H40 —

EN BREF

OFF

CADRES DE VIE

Comment survivre après avoir fréquenté une grande école de commerce ? Démonstration par l'exemple : Eloïse Mercier en fait le sujet d'un spectacle. Dans ce rituel exutoire, elle brosse le portrait d'une jeune fille trop maligne ou trop sensible pour tomber dans le panneau des méthodes de marketing et de néomanagement. Mais plutôt qu'un pamphlet à charge contre les injonctions à la performance et à la « win attitude », c'est avec l'art délicat du décalage et de la dérision que l'autrice-interprète parvient à nous emmener dans ce drame initiatique qui questionne la vision du monde qu'on inculque aux jeunes dans les « filières d'excellence ». Avec virtuosité, elle passe d'un personnage à l'autre, dessinant des vignettes désopilantes ou graves, toujours efficaces, et dynamite ainsi les uns après les autres tous les cadres qui nous enferment, afin que nous sortions du sentier tout tracé de la réussite et sachions enfin qui l'on est et quelle est notre place sur Terre. **Julien Avril**

TEXTE ET MISE EN SCÈNE ELOÏSE MERCIER
— THÉÂTRE TRANSVERSAL À 15H20 —

OFF

MOLLY B, UNE HEURE
DANS LA PEAU D'UNE FEMME

C'est un monologue culte et cru, sans ponctuation, celui d'une femme intense, physique, puissante, créatrice de labyrinthes de chair et de paroles. Joyce s'est inspiré de sa propre femme, Nora Barnacle, pour écrire cette invitation au dédale. La comédienne Cécile Morel, forte d'une intense présence physique, s'empare du texte en apportant à celui-ci des modulations de voix, chants lyriques et éructations qui amplifient encore un peu plus la force charnelle de Molly, mais reste un problème : sa mono-expression de hibou dans les phares échoue à rendre compte des variations d'état du personnage. La mise en scène, trop statique, n'épouse pas assez les pulsations dévorantes de vie, de colère, de désir, qui traversent Molly, si bien qu'on a du mal à se perdre dans la convulsion désordonnée de ses courants de conscience. **Mariane de Douhet**

TEXTE D'APRÈS JAMES JOYCE
MISE EN SCÈNE CÉCILE MOREL
— THÉÂTRE DES LILA'S À 16H30 —

OFF

GALILÉE, LE MÉCANO

Galilée, sous la verve du charismatique Jean Alibert, n'est plus seulement le prolongateur de la fin du géocentrisme, le père de la science expérimentale et de la lunette astronomique : il devient un homme, un être de chair et d'esprit, dont on se plaît à écouter les péripéties existentielles. Le comédien, dans un monologue foisonnant, parvient à lever la difficulté de l'exercice biographique : de sa volubile présence, occupant avec puissance la scène épurée, celui-ci module sa voix et son récit au rythme des aventures du mathématicien, avec l'air de découvrir celles-ci à mesure qu'il les raconte. La sobriété de la scénographie fonctionne parfaitement – par complémentarité – avec la densité du propos, qui virevolte entre la multiplicité des anecdotes, les allers-retours historiques et les évocations d'autres « protagonistes » de l'époque (le pape notamment) : pas besoin de détails faussement distrayants. Anachronismes et familiarités langagières – loin de toute démagogie – font œuvre ici de pédagogie. Échappant à tout écueil didactique, généreux sans être vulgarisateur, Jean Alibert propose une épopée galiléenne où l'on découvre de façon enlevée, grâce aux multiples voix du comédien, l'épaisseur vivante de l'homme qui échappe par miracle au bûcher. **Mariane de Douhet**

TEXTE ET MISE EN SCÈNE GLORIA PARIS
— AVIGNON-REINE BLANCHE À 19H00 —



DIFFICILES. LA MISSION DU THÉÂTRE EST

GENIUS LOCI

— par Victor Inisan —

Faudrait-il préférer un « théâtre de nouveaux rapports » à un « théâtre de nouvelles réflexions », en espérant un peu naïvement qu'il inventerait un paradigme pour le mal politique du siècle ? Réflexion suivie sur le « théâtre du décentrement » – cette fois sous l'égide revigorante du mouvement « in situ ».

À ceux qui excuseront l'autoréférence (I/O 100-102, ndlr), il reste peut-être à défricher plus en détail les aventures poétiques qui se déploient en marge des structures, et qui – par un heureux truchement – ocurrent surtout l'été. Car en déportant l'art du théâtre par-delà le lieu théâtre, elles osent dynamiter son fondement en même temps qu'elles le redorent. Sont-elles les cavalières malgré elles d'un « Contre le théâtre » doté de la même ironie qu'Olivier Neveux ? En tout cas, elles grimpent agilement par-delà les structures verrouillées ; dernier exemple en date, Philippe Quesne, encourageant à créer des structures alternatives peu après l'annonce de sa démission. Mais à peine a-t-on entrouvert le schéma du hors-structure qu'une horde de noms foutraques s'y agglomère : théâtre hors les murs, théâtre-paysage, « in situ » voire *site specific*... Tous équipés d'une même énergie de territoire : celle de la fameuse « deuxième décentralisation ».

En fanfare donc : le Lyncéus Festival (Bretagne), Un Festival à Villerville, Situ et Les Effusions (Normandie), le NTP (Loire), Pampa (Aquitaine)... Et bien d'autres, souvent inspirés par Un Festival à Villereal, qui fêtait galement ses dix ans cette année. Jeunes et fougueux, généralement précaires, ils inventent une économie alternative en cours de fédération, dans l'attente d'un plus grand soutien étatique. Car l'« in situ » fait belle figure face au théâtre public, de plus en plus amené à programmer des spectacles « politiques » à la bien-pensance subventionnable : c'est le cas tout spécialement

à Avignon, qui peine à proposer de nouveaux rapports (à l'exception du marathon Ceccano, du format « itinérant », et cette année de « E¥€\$ »). Il résout peut-être à lui seul un souci politique de décentralisation, qui n'aurait parfois qu'un peu trop consisté à multiplier les scènes *ad libitum* – donc d'autres endroits clos sur eux-mêmes. Jouer sur une plage ou au cœur d'un village, n'est-ce pas « faire politiquement du théâtre », pour détourner les mots de Godard ? Autrement dit, n'est-ce pas suffisant pour qu'on se débarrasse enfin d'un engagement lacrymogène aussi *fake* que les visages d'un public baigné d'UV halogènes ? – Le soleil brille en dehors des salles noires. Je dis « suffisant » : le dispositif qui charrie en lui une force politique libère souvent l'artiste d'un cahier des charges culturel. Plus besoin d'investiguer, la larme à l'œil, les « territoires oubliés » de France et de Navarre lorsqu'on infuse l'espace à la racine. Un nouveau paradigme se découvre peut-être :

voilà pourquoi l'« in situ » est une scène politique en germination. Qui exporte un modèle le transforme irrévocablement.

Au mouvement « in situ », à présent, d'éviter un risque d'évangélisme. Et autant dire qu'il est de taille. Car on a vite fait d'asservir un territoire au nom de l'action culturelle ; il ne serait alors que le petit terrain de jeu de l'homme. Ne serait-ce pas le symptôme d'une politique décrépée qui affleure un peu partout dans le théâtre public ? – C'est peu dire que le mouvement ne doit pas devenir un outil de récupération socioculturelle. Ici, l'expression « in situ » est par ailleurs plus appropriée que « théâtre-paysage », qui sous-tend une distance romantique éculée entre le regardé et le regardant. C'est plutôt en s'éclatant à l'intérieur des paysages qui l'émeuvent que le théâtre « in situ » leur rendra vraiment hommage (d'où la locution « in »). Pourquoi alors est-ce que les événements hors structure offrent encore si peu de place aux formes déambulatoires, nébuleuses et expérimentales ? – De peur d'effrayer, probablement. Effrayons donc ! Dans la même veine, il est presque dommageable que le hors-cadre requière autant de soutien de l'insti-

tution. Car il risque, encore une fois, de devenir l'appendice sordide d'une structure un chouïa trop démagogique, qui regarde précisément l'environnement tel un paysage au bout là-bas : il faut le redynamiser, le réaménager, le réapproprier.

Il s'agirait alors de réfléchir à la notion d'événementiel ; idée phare d'un festival. Une manifestation de type « Contre le théâtre » aurait-elle le courage de

se fondre dans le territoire qui l'inspire ? – Elle ferait résonner plus fort les premiers cris d'une éco(s)cène qui succède à l'anthropo(s)cène. Autant dire que l'« in situ » d'aujourd'hui balbutie encore son émancipation artistique. Pensons tout de même à plusieurs artistes par-delà l'événement – dont certains sont urbains : Graham Miller, Benjamin Verdonck, Ingrid Fiksdal ; Engel et Grüber avant eux, à leur manière. D'autres débordent du théâtre : Ryoji Ikeda, Robert Irwin, James Turrell... Et bien d'autres encore. Pensons à la notion de « dérive » situationniste, qui en guide plus d'un en filigrane, invitant à l'errance et à l'abandon à l'intérieur des lieux. Pensons peut-être, sur une note plus légère, au motif du film « Annihilation », lorsque l'ADN de l'homme se mélange à celui de l'environnement. Une constellation s'ébauche : gageons que le *genius loci* du théâtre guide l'« in situ » vers ces terres fertiles de paradigmes.

“ Terres fertiles de paradigmes ”

TRIBUNE

PLUS HUMBLE, ENCORE QU'AUSI GÉNÉREUSE:

ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE DES ARTS DE LA MARIONNETTE

CHARLEVILLE-MÉZIÈRES - WWW.MARIONNETTE.COM

PRÉPAREZ-VOLIS !

PROCHAIN CONCOURS D'ADMISSION
14 > 25 AVRIL 2020

DATE LIMITE D'INSCRIPTION : 14 FÉVRIER 2020

GET READY!

ENTRANCE BY EXAMINATION : 14 > 25 APRIL 2020

DEADLINE FOR APPLICATIONS : 14 FEBRUARY 2020

M



Photo ESNAM 11 : Christophe Loiseau

LE CARREAU

SCÈNE NATIONALE DE FORBACH ET DE L'EST MOSELAN

19 20

28.09.19 : FÊTE D'OUVERTURE DE SAISON SPIELZEITERÖFFNUNG
PIANO SUR LE FIL — BACHAR MAR KHALIFÉ / GAËTAN LEVÊQUE

WIM VANDEKEYBUS • CAROLINE GUIELA NGUYEN • CIE LA VOUIVRE • GURSHAD SHAHEMAN • JAN MARTENS
ETIENNE SAGLIO • ANNE-CÉCILE VANDALEM • MOURAD MERZOUKI • CIE LES MALADROITS • AMIR REZA KOOHESTANI
JULIA VIDIT • SIMON DELATTRE • CAROLE THIBAUT / JACQUES DESCORDE • YOLANDE MOREAU / CHRISTIAN OLIVIER
TIAGO RODRIGES • DAVID LESCOT • COLLECTIF PETIT TRAVERS • ONTROEREND GOED • CIE LA BANDE PASSANTE...

WWW.CARREAU-FORBACH.COM

Renseignements et réservations
Informationen und Anmeldungen+33 (0)3 87 84 64 34
billetterie@carreau-forbach.com

NUMÉROS DE LICENCES - ENTREPRENEUR DE SPECTACLES - CATÉGORIE I - 1071880 - CATÉGORIE II - 1071881 - CATÉGORIE III - 107188 - N° SIRET - 40791040500015 - CODE NAF - 9002Z. CONCEPTION GRAPHIQUE GESTALTUNG : BUREAU STABIL

#Avignon2022

Puisque les tractations font déjà rage dans les arcanes du pouvoir, la rédaction souhaite participer au débat post-Py et propose un nouveau mode de gouvernance.

À l'image des sept sages grecs choisis au ^ve siècle av. J.-C. pour leur « perspicacité », voici nos douze apôtres, ceux à qui nous confions les clés d'une terre à nouveau promise.

Ohad Naharin

« La danse, c'est d'abord votre connexion à l'univers » : puisse le Gaga power reconnecter le spectateur d'Avignon aux énergies primordiales.

Daria Deflorian

« Que peut-on demander de plus ? La complexité. Assister à quelque chose qui ne me soit pas immédiatement clair, qui remette en cause ce que je connais. Qui brise mes schémas, mes petites habitudes. Le consensus, et je ne parle pas uniquement d'art et de culture, est une belle escroquerie. »

Jean-François Sivadier

Un metteur en scène qui pourrait concrétiser l'élan rassembleur fantasmé par Olivier Py, sans réduire le populaire au divertissement et l'esthétique au pédagogique.

Milo Rau

Subitement pris d'amour pour la Provence, il troquerait le Gravensteen pour les cigales. Thomas Jolly, gare ! — Le Suisse pourrait fourrer sa charte dans sa valise.

Tiago Rodrigues

Pour ses deux venues au festival, il a signé deux événements, touchant le cœur et l'esprit. Tout ce que nous attendons du théâtre.

Angélica Liddell

Mystique à l'état sauvage, qui mieux que cette hiérophante peut ranimer le rituel sacré du Festival et prôner l'esthétique comme justice supérieure ?

Philippe Quesne

« Ciao ! C'est pas ça Avignon ! » La taupe messianique qu'il nous faut pour bousculer les certitudes et prévenir des scléroses, c'est lui : Quesne, hériter de l'esprit Archambault et Baudrillard, le tout roulé dans un éclat de rire doux et discordant.

Sylvain Creuzevault

L'homme du terroir et de la Terreur. De l'intelligence qui déborde des plateaux et les acteurs au pouvoir.

Marie-José Malis

Pour avoir le plaisir de lire des éditos où chaque mot est signifiant et où les idées de révolutions affleurent.

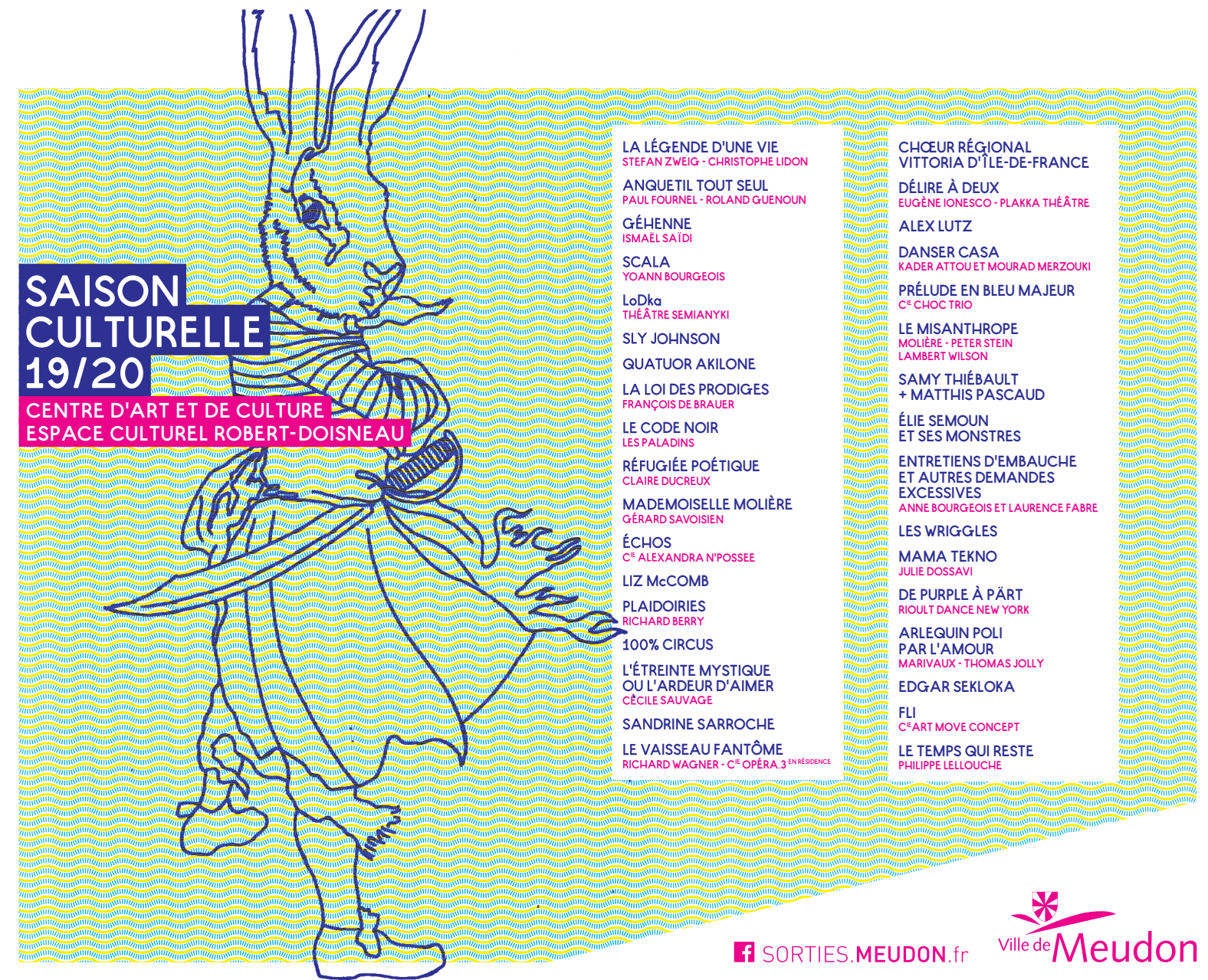
Georges Didi-Huberman

Parce que ce festival réclame de la pensée, Georges Didi-Huberman nous guidera dans le mystère des images, fixant les cadres souples d'une réflexion sur le tragique et le monde. Lucioles malgré tout.

Sophie Calle

La (presque) désuète Cour d'Honneur tremble : gloire à l'Utopia. Le Festival d'Avignon ne rêverait-il pas d'être un grand écran du monde ?

La plasticienne saura prendre soin de nous. Elle mettra au service de la programmation son acuité à la dissection humaine et sa sensibilité esthétique, de quoi retrouver nos émotions oubliées.



A

D

association pour la
danse contemporaine
genèvesaison
19
—20

C

Marlene Monteiro Freitas — Nora Chipaumire
— Cosima Grand — Annamaria Ajmone —
Ruth Childs — Ola Maciejewska — Yasmine Hugonnet
— Rafaële Giovanola — Rudi van der Merwe
— Maud Blandel et l'Ensemble Contrechamps —
Emmanuel Eggermont — Cindy Van Acker —
Simone Aubert et Stéphanie Bayle — Antonia Baehr —
Anne Teresa De Keersmaecker et le B'Rock Orchestra
— Katerina Andreou — Tabea Martin — Mark Lorimer

adc-geneve.ch

IL DOIT PLAIRE, SÉDUIRE, RÉJOUIR, ET NOUS

PHÉNOMÈNES

EXPOSITION MARINA GADONNEIX / MÉCANIQUE GÉNÉRALE, DU 1^{ER} JUILLET AU 22 SEPTEMBRE

« Débutée en 2014 à l'occasion d'une résidence au sein du Centre national d'études spatiales (CNES), la série Phénomènes documente des lieux de recherche scientifique consacrés à l'analyse et la reconstitution de phénomènes naturels, principalement météorologiques et astrophysiques. »

2019, ODYSSEE TELLURIQUE

— par Johanna Pernot —

Je ne sais pas ce que je vois. Des formes insensées, belles, irréductibles. Un bain de radiations, d'ondes pures et de solides. D'impressions synesthésiques, dans mon corps et sur ma rétine. Expérience presque psychédélique. Sur les murs qui virent lentement de la nuit de l'espace au bleu clair, les tirages tombent des trous noirs dans des failles telluriques.

Je ne sais pas où je suis. Dans un monde fantastique, entre réel et irréel, où l'œil expérimente l'étrangeté de la matière (qu'est-ce que mon regard touche ? Je ne sais). L'air, le feu, l'eau, la terre. La photographe Marina Gadonneix plonge dans le mystère des éléments, elle approche l'invisible : des déserts safran de Mars aux aurores boréales, ses images nous embarquent dans une odyssee scientifique. Avez-vous jamais vu l'intérieur d'une chambre anéchoïque ? On dirait une piscine hérissée de picots ou bien un gratte-ciel, ou peut-être l'intérieur d'une boîte de crayons bleus... En tout cas, sur les tirages, c'est merveilleux. Se révèlent l'intimité des laboratoires et des machines, leurs viscères de sable, de métal et de vide. Des éléments naturels donc, mais aussi, paradoxalement, tota-

lement artificiels. Car la bien nommée exposition « Phénomènes » – dans le champ scientifique, « ce que l'on observe ou constate par l'expérience et qui est susceptible de se répéter ou d'être reproduit » – enregistre les manifestations sensibles de phénomènes simulés par les chercheurs au cours de leurs expérimentations scientifiques. Voilà un trip qui fait donc réfléchir. À l'orée de l'exposition justement, des photographies de traités sur les couleurs et la lumière, inclinées comme des livres ouverts, placent le spectateur dans la peau du lecteur. La mise en abyme interroge notre rapport au savoir et à ses représentations.

“

Du sublime

La re-présentation des phénomènes physiques par des schémas, des modèles, des expériences peut-elle par essence être vraie ? En mettant en scène la science en train d'observer et de recréer des phénomènes, Gadonneix interroge aussi leurs conditions de possibilité. La lauréate du Luma Rencontres Dummy Book Award Arles 2018 rejoue le

mécanisme à l'origine de toute science : de la même façon que l'étonnement premier face à un phénomène inexpliqué débouche selon Aristote sur un questionnement scientifique, l'émerveillement devant ces images débouche sur le désir de comprendre. D'où le didactisme assumé des cartels (à la typo parfois, malheureusement, quasiment illisible). Paradoxalement, Gadonneix photographie à la fois la reproduction (la simulation d'un phénomène naturel par la technique) et l'apparition – de la lumière sur le noir, du feu ou de la foudre dans la nuit. Comme une mise en abyme du principe photographique. Si l'art forme un pont entre les mondes sensible et suprasensible, alors Marina Gadonneix réconcilie la science et l'art dans une odyssee cosmologique qui questionne les conditions de possibilité des phénomènes. De quoi s'instruire et réfléchir, mais aussi imaginer. Ses images offrent effectivement une expérience poétique, au bord de l'invisible, de l'*infra* et du *supra*. Alors on touche au sublime, à l'instar de cet impact simulé de météorite : une faille anthracite apparaît sur le noir luisant, comme une porte qui s'entrouvre. Et l'on approche de ce seuil où l'on ne voit plus, mais où l'on peut rêver.



TOUS SINGULIERS



THÉÂTRE DES DOMS

| DIX SPECTACLES | 05>27-07-19 |

CRÂNE

Patrick Declerck / Antoine Laubin // De Facto
THÉÂTRE AUX DOMS

SUZETTE PROJECT

Daddy Cie
THÉÂTRE JEUNE PUBLIC AUX DOMS - POUR TOUS DES 8 ANS

GROU !

Cie Renards / Effet Mer
THÉÂTRE JEUNE PUBLIC AUX DOMS - POUR TOUS DES 7 ANS

DES CARAVELLES & DES BATAILLES

Eléna Doratiotto et Benoît Piret
THÉÂTRE AUX DOMS

ON EST SAUVAGE COMME ON PEUT

Collectif Greta Koetz
THÉÂTRE AUX DOMS

LE GRAND FEU

Jacques Brel / J.M. Van den Eeyden / Mochélan / Rémon Jr // L'Ancre
THÉÂTRE MUSICAL AUX DOMS

10:10

Nyash / Caroline Cornélis
DANSE JEUNE PUBLIC AUX HIVERNALES - POUR TOUS DES 6 ANS

LA VRILLE DU CHAT

Back Pocket
CIRQUE SUR L'ÎLE PIOT

MUNDO MAMEMO

Mamemo
SPECTACLE MUSICAL JEUNE PUBLIC À L'AJMI - DES 3 ANS

LA FAMILLE HANDELDRON

Théâtre Loyal du Trac
CONCERT POP JEUNE PUBLIC À L'AJMI - DES 5 ANS

lesdoms.eu

© Illustration : L. Baccus / Anabits

RENCONTRES D'ARLES

LES VIVANTS, LES MORTS, ET CEUX QUI SONT EN MER

EXPOSITION EVANGELIA KRANIÓTI / CHAPELLE SAINT-MARTIN DU MÉJAN, DU 1^{ER} JUILLET AU 22 SEPTEMBRE

« Evangelia Kranióti arpente les confins du monde, saisissant des destinées individuelles prises dans les mailles du commerce des hommes. »

ANYWHERE OUT OF THE WORLD

— par Johanna Pernot —

« Era incognita », « Obscuro barroco », « Exotica, Erotica, etc. » : les titres des projets de la chatoyante exposition « Les Vivants, les morts, et ceux qui sont en mer » nous orientent vers l'inconnu, la périphérie obscure des êtres. « Il me semble que je serais toujours bien là où je ne suis pas », écrit Baudelaire dans « Anywhere Out of the World ».

Evangelia Kranióti paraît s'être souvenue du poème, elle qui photographie des personnages sur des seuils, des trajectoires à la lisière. Des familles squattent un cimetière cairote, entre deux mausolées. « Fuyons vers les pays qui sont les analogies de la Mort », poursuit Baudelaire. Un feu brûle sur les pavés hantés par les chats errants. La nuit devient un sas entre les morts et les vivants. Mais aussi une frontière, où vivent les clandestins. À Beyrouth, les dimanches de fête, Eva Kranióti fait poser des domestiques philippines et sri-lankaises, qu'elle drape de longues robes de soirée et d'une écharpe « Miss Elegance » ou « Miss Without Papers » : leurs employeurs leur ont confisqué leurs papiers. Les ca-

drages exilent les corps dans des infrastructures de béton délabrées, des paysages dédales. Faisons de l'exploitation et de la misère une fête ! La vie est loin d'être rose, mais au carnaval de Rio l'icône transsexuelle Luna Muniz chante le contraire. Dans les lumières artificielles, la série « Obscuro barroco » peint les transes fantastiques, les masques inquiétants et extatiques d'une nuit interlope.

“

Invitation au voyage

D'aucuns reprocheront à la photographe grecque ses couleurs tape-à-l'œil, tapageuses comme un tiroir-caisse. Pourtant, elles recèlent une puissance poétique, une force d'évocation électrique entre Lynch et Hopper. De quoi mettre un instant le réel en échec. « Anywhere Out of the World » : le remède au Mal – solitude, misère, angoisse, laid – ne réside-t-il pas dans le rêve ? C'est ce que, « loin des longs bains de ténèbres », suggère la série « Exotica, Erotica, etc. ». Ça parle de désir et d'attente, de solitude et

d'amour. D'ombres et de petit jour, autour de Sandy, l'héroïne, la prostituée d'un port chilien. Un bateau émerge du cœur de l'océan. Sandy sort sa collection de Polaroid jaunies qui l'immortalise avec ses amants, ses matelots de passage que l'horizon engloutit. Rien à voir avec le catalogue de Don Juan : sur chaque image, on dirait que les protagonistes sont mari et femme, qu'ils partagent un univers complice. Sandy a soixante ans. Sous son chapeau ajouré, bleu et grand comme la Terre, elle raconte dans un film sublime ses amours éphémères. Les paroles ont la force de la vérité nue. À l'écran, la coque d'un cargo fend la glace, l'eau ruisselle sur l'immensité rouge des parois que lave un marin. Il dit : « I like to be where dreams are. » Sur le port, les filles ont des yeux brillants de Pénélopes amoureuses. L'une, le regard languissant, a gardé la casquette défoncée de son amant d'un soir. Toute à sa rêverie, elle en oublie de boire son verre et d'allumer sa clope. Un bateau disparaît dans la brume et les glaces... « Je tiens notre affaire, pauvre âme ! Nous ferons nos malles pour Tornéo. »

Un vent nouveau souffle
sur la scène nationale de Marseille !Le
Merlan
scène
nationale

fusionnent pour devenir

La Gare
Franche
Maison
d'artistesRendez-vous
en septembre
2019
..
lezeef.org

LA QUESTION

COMMENT FAIRE ?

— par Clément Bénech —

Il faut revenir à la source. Remonter le puissant courant des évidences. Ce désir n'est pas neuf : la nostalgie utérine a déjà une longue barbe. Otto Rank, en 1924 – année de parution du premier « Manifeste du surréalisme » –, passe de disciple de Freud à dissident de la psychanalyse. De fait, en publiant son « Traumatisme de la naissance », il « part en live », comme disent les jeunes : l'insolent fait remonter le trauma fondateur encore plus haut que l'Œdipe, à l'expulsion du paradis utérin, où le cordon ombilical est le premier câble d'alimentation. Ça la fout mal. Freud lui écrit, cinglant : « Projeter dans la science ce qui se meut au-dedans de nous n'a pas valeur de conquête. » Prenons-le comme un livre

d'artiste, qui cherche dans la culture toutes les manifestations de ce désir de retour, le désir matriciel de toutes les nostalgies du pays natal. Il émet à un moment une thèse audacieuse : pour lui, toutes les inventions techniques des hommes tendent à les ramener peu à peu vers cet état végétatif qu'est la vie intra-utérine – où tout est à domicile, avec chauffage central. (Je ne me sens pas concerné, dira l'usager contemporain de Tinder, d'Uber et de Deliveroo.) C'est peut-être ce sentiment que la prolifération technique nous met dans une position fœtale qui poussa, il y a quelques années, le designer britannique Thomas Thwaites à tenter de recréer un grille-pain à partir de ses matières premières. Il commence par

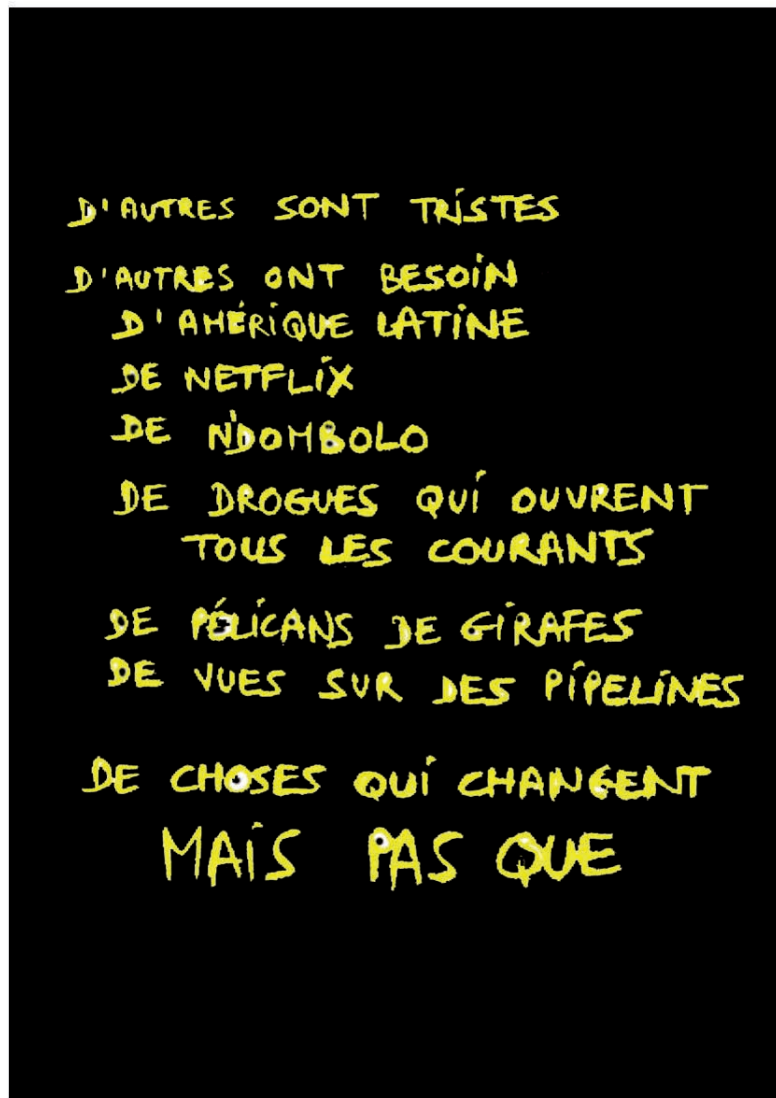
démonter un grille-pain à trois livres pour en connaître les composants ; puis, dans des mines désaffectées, il se fournit en cuivre, en plastique, en mica et parvient au bout de neuf mois et pour la somme de mille cinq cents livres à produire un objet tout juste capable de chauffer vaguement une tranche de pain. Et l'engin est infâme, je n'y plongerais pas mon toast, inutile d'insister. Mais le projet de Thwaites me semble éminemment prométhéen, et il ne se passe jamais une semaine sans que je vienne à y repenser.

Clément Bénech est écrivain et journaliste. Son dernier essai, « Une essentielle fragilité », est publié chez Plein Jour.

LE FEUILLETON

COMMENT FAIRE (4/5)

— par Mariane de Douhet —



I/O Gazette n°103 — 19.07.2019

La gazette des festivals — www.iogazette.fr — Gratuit, ne peut être vendu.

I/O — 12 rue de Mirbel, 75005 Paris, FRANCE

SIRET n°81473614600014

Imprimerie Le Progrès, 95 avenue du Progrès, 69680 Chassieu

Directrice de la publication et rédactrice en chef : Marie Sorbier marie.sorbier@iogazette.fr — 06 11 07 72 80

Rédacteur en chef adjoint et secrétaire général : Mathias Daval mathias.daval@iogazette.fr — 06 07 28 00 46

Rédacteur en chef adjoint : Jean-Christophe Brianchon jc.brianchon@iogazette.fr

Responsable publicité & partenariats : Philippe Dinero philippe.dinero@iogazette.fr — 06 63 02 20 62

Conception de la maquette : Gala Collette

Ont contribué à ce numéro :

Julien Avril, Mariane de Douhet, Victor Inisan, Pierre Lesquelen, Noureddine Mahjoub, Blanche Malet, Pénélope Patrix, Johanna Pernot, Noémie Regnaud, Lola Salem, Audrey Santacroce, Ysé Sorel.

Photo de couverture : Les mouchoirs © Chassary&Belarbi

FESTIVAL DE LA CITÉ : LAUSANNE À L'HEURE D'ÉTÉ

— par Audrey Santacroce —

Sur les bords du lac Léman, à mille lieues de la fournaise et de la frénésie avignonnaises traditionnelles du mois de juillet, s'est tenue du 9 au 14 juillet la 48^e édition du festival de la Cité de Lausanne.

C'est perché autour de la cathédrale, en haut d'un interminable quoique charmant escalier, que le public est venu en masse assister aux nombreuses propositions (gratuites) du festival. Car oui, au festival de la Cité l'ensemble des manifestations est gratuit. Concerts, danse, théâtre, installations, tout est en accès libre, ce qui ne laisse au festivalier avide de découvertes que l'embarras du choix. En écho à de nombreuses initiatives qui fleurissent çà et là ces dernières années et qui visent à atteindre un public large et parfois réfractaire ou peureux, le festival lausannois, temps fort de l'été suisse, revendique le mélange des publics, en termes d'âge tout autant qu'en termes de milieu socioculturel. Côté programmation, le festival proposait un savant cocktail d'artistes confirmés (on a pu retrouver Gaëlle Bourges et Émilie Rousset) et d'artistes plus confidentiels,

telle la plasticienne Julie Gilbert et sa « Bibliothèque sonore des femmes » ou le groupe de folk psyché turque Derya Yildirim & Grup Simsek. Mais si on a été enchanté de découvrir ce groupe que nous n'aurions probablement jamais entendu sans Lausanne, c'est par le Collectif BPM et Billie Bird que notre cœur a été ravi. Billie Bird, c'est une Lausannoise à guitare, une femme au regard doux et à la voix forte planquée derrière son instrument. Au carrefour de la folk et de la pop, Billie Bird connaît depuis la sortie de son EP « La Nuit » une notoriété grandissante qui l'a amenée il y a quelques mois à passer la frontière pour jouer en France.

“

Mélange des publics

On a retrouvé avec un bonheur non dissimulé son nom sur le programme et sa dégaine à la Cat Power sur scène, mais on n'a malheureusement pas pu assister à l'intégralité de son concert (sommés-nous jaloux de ceux qui l'ont pu ? Mille fois oui), car il fallait partir rejoindre la scène où se

produisait notre autre choucou du festival : le génial Pierre Mifsud et son collectif BPM. On a retrouvé Pierre Mifsud le cœur battant, tel un amour de jeunesse pas vu depuis longtemps. On avait tant aimé la « Conférence de choses », son hilarant spectacle-fleuve conçu avec le non moins génial François Gremaud. Les retrouvailles allaient-elles être à la hauteur de nos souvenirs et de nos attentes ? En un mot comme en cent : oui. Une heure qui passe en cinq minutes, la nonchalance travaillée de Pierre Mifsud qui réussit à faire rire d'un haussement de sourcil, la force comique et l'abatage phénoménal de Léa Pohlhammer et de Catherine Büchi (le trio s'étant rencontré au sein de la 2b company), les souvenirs brassés par cette « Collection » qui nous parle d'un temps que les moins de x ans n'ont pas pu connaître, ce temps où on frimait à Solex et où on tirait sur le fil du téléphone pour l'embarquer jusque dans sa chambre et avoir un peu d'intimité, ce temps où les parents étaient franchement pénibles et où les parents ce n'était pas encore nous, on a tout aimé, on en a redemandé, et sitôt sorti on s'est dit que, quand même, vivement la prochaine fois.

REPORTAGES

FESTIVAL DE ALMADA, LISBONNE

— par Pénélope Patrix —

Le Festival de Almada, pour sa 36^e édition, fait preuve d'une impressionnante vitalité, en ces temps difficiles où la viabilité de l'événement s'est vue plusieurs fois menacée (cf. les reportages antérieurs dans I/O Gazette).

Tel un pied de nez à ces difficultés, la programmation de cette édition est axée sur les « expériences et préoccupations du xx^e siècle qui ont persisté et même empiré au xxi^e », afin de « mettre en perspective des enjeux contemporains, comme la dislocation sociale, les inégalités, l'immigration, l'exil, le genre, l'indifférence, la peur et la montée des régimes autoritaires ». On y trouve en effet une présence marquée de spectacles aux prises avec des questions sociales et politiques. Pour donner aux « Avignonneux » un aperçu de cette manifestation almadense, en trois jours de festival, j'ai assisté à une adaptation inédite du célèbre roman-témoignage de Primo Levi, « Se isto é um homem », un des spectacles portugais en création, seul-en-scène dont la sobriété dramaturgique alliée à l'ardeur toute retenue du comédien a créé une résonance particulièrement vivace entre le dispositif concentrationnaire et certains mécanismes de déportation du monde contemporain. La question des épreuves, traumatismes et héritages de la guerre est revenue dans la

pièce « War and Turpentine », de la troupe belge Nee-company, centrée sur ladite « Première Guerre », dans une mise en scène violente du conflit, où les dislocations de l'orchestre venaient renforcer celle des corps en mouvement et des objets d'art – comme pour contrer les récits un peu éthérés et moralisateurs qu'on en tire aujourd'hui. J'ai ensuite été emportée dans la tourmente de « Provisional Figures », pièce documentaire de Marco Martins mettant en scène les existences « provisoires » d'ouvriers immigrés portugais et de saisonniers britanniques dans la ville industrielle de Great Yarmouth.

“

Ambiance familiale d'Almada

La mise en mots et en gestes de la douleur prenait une allure singulièrement féérique dans la vieille salle des fêtes de l'Incrível Almadense. « Franito », pièce burlesque de et avec Patrice Thibaud et Jean-Marc Bihour autour du flamenco, a offert un moment de délire et de joie dans ce panorama féroce des conflits européens et mondiaux – mais un moment non moins politique, à certains égards, car la représentation queer et extravagante du chant et de la danse andalouse vient contraster de façon

jubilatoire avec les représentations figées et outrageusement sérieuses de cet art inscrit sur la liste du Patrimoine culturel immatériel de l'humanité de l'Unesco. Enfin, je soulignerai, dans ce cycle de regards critiques sur les héritages européens, l'humour rafraîchissant d'« Esquilo », où le mythique acteur espagnol Rafael Álvarez déconstruit « notre patrimoine grec » et réinvente, sous nos yeux, en improvisation et au son des cithares de Javier Alejano, quelques-uns de ses grands mythes fondateurs. Cette année encore, les spectacles en création, le théâtre indépendant, les scènes portugaises, très valorisés dans ce festival, offrent donc des surprises et des chocs qui n'ont rien à envier aux spectacles stars du festival (« Un amour impossible », avec Bulle Ogier et Maria de Medeiros, « Mary Said What She Said », de Robert Wilson, avec Isabelle Huppert) – même si on ne boude pas son plaisir d'assister aux grands spectacles internationaux de l'année dans l'ambiance familiale d'Almada, et de croiser, en ces chaudes matinées lisboètes, Bulle Ogier au petit déj... Car oui, le Festival de Almada, c'est ce mariage harmonieux, si caractéristiquement portugais, entre l'activisme ardent amené par le sentiment de crise perpétuel et la douceur de vivre péninsulaire... et on en veut encore !

PREMIÈRE
MONDIALE

OPERA

LE SILENCE DES OMBRES

BENJAMIN ATTAHIR
OLIVIER LEXA

SEPT 25, 27 & 29 2019
OCT / OKT 2, 4 & 6 2019
KVS

EN VENTE MAINTENANT
NU TE KOOP

LA MONNAIE / DE MUNT